

Randonnée
mémoirelle
75 ème
anniversaire
de la libération de
Rosel

Le 29 juin 2019.

1 Histoire de la commune

Rosel, commune située à 9 km de Caen présente la particularité d'être divisée en 2 villages : le bourg et à l'est, Gruchy. Cette particularité entraînera un sort bien différent puisque le bourg subira peu de dégâts alors que Gruchy, situé en hauteur et sur la route de Carpiquet sera pratiquement détruit.

La paroisse est Saint –Martin (nom de l'église du bourg), le prieur-curé de Rosel célébrait le jour de la Sainte-Anne l'office divin en la chapelle de Gruchy dédiée à Sainte-Anne (nom de la rue principale du village de Gruchy). Saint-Martin et Sainte-Anne sont patrons de Rosel. A la fin du XIVème siècle, ou au début du XVème, Philippine de Rosel aumôna les églises de Saint-Pierre et de Saint –Martin de Rosel qui lui appartenaient ainsi que les dîmes de cette paroisse à Saint-Nicolas, Prieur de Plessis-Grimout et à ses religieux. On ignore à quelle date l'église de Saint-Pierre cessa d'exister.

Rosel s'appela tour à tour ROZEL (1083), Rousselum (1234), Rossel (1238). La population était de 402 âmes en 1829 pour atteindre un plus bas de 150 âmes en 1946.

Un seigneur « de Rozel » partit en 1066 à la conquête de l'Angleterre avec Guillaume le Conquérant.

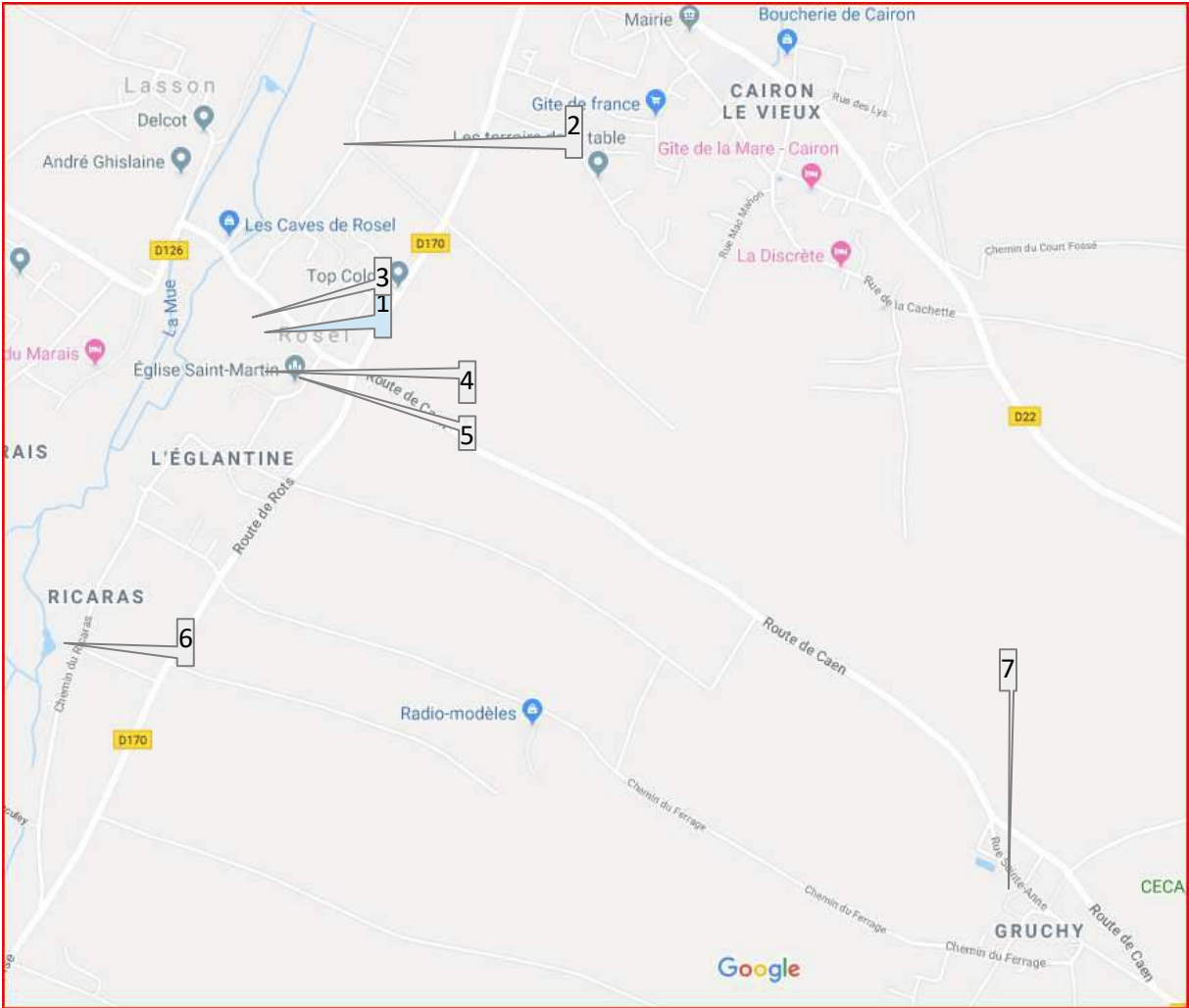
Au XIII siècle une famille « de Rozel » habitait le pays comme l'atteste une rente donnée par la famille en 1298 à l'abbaye d'Ardenne.



Pendant la seconde guerre mondiale, les allemands logeaient les troupes et plus particulièrement leurs officiers qu'ils ne pouvaient pas mettre dans des casernes :

- Soit chez l'habitant disposant de pièces inoccupées comme ce fût le cas pour la propriété Le Ricque
- Soit dans des logis réquisitionnés servant de maison secondaire comme ce fût le cas des propriétés Blin et Noisette

2 Plan de la randonnée



1. Le monument aux morts



Nous pouvons lire entre autres sur ce monument le nom des victimes civiles décédées en 1944 lors du second conflit mondial :

- Léon Renouf fut mortellement blessé par un tir volontaire de soldats allemands le 17 juin 1944 dans un champ de betteraves, actuellement herbage occupé par les chevaux de Mme Tribouillard, situé face au 6 chemin du Ricaras. Il décède le jour même à l'hôpital complémentaire de Bayeux à l'âge de 18 ans.
- Yvonne Morin morte le 15 juin 1944 à l'âge de 57 ans dans sa maison située à Gruchy, chemin du Ferrage suite à un bombardement.
- Henri Delafontaine décède le 4 juillet à Gruchy à l'âge de 63 ans dans la cave du manoir de Monsieur Lefèvre. Il était malade depuis plusieurs jours.
- Paul Lavieille, réfugié de Caen, tué dans le bombardement de la maison de Monsieur Guillaumard située au 2 chemin du Ricaras à l'âge de 43 ans.
- Monique Leduc morte le 08 juillet à Sées dans l'Orne à l'âge de 3 mois. Toute la famille trouva refuge dans la cave du manoir de M Lefèvre à Gruchy avant d'être évacuée dans l'Orne où Monique décéda peu après son arrivée d'une diarrhée verte.

2. La propriété des demoiselles Le Ricque

Située chemin du clos Joli, elle fut reconstruite sur un manoir Louis XIII, détruit par le feu en 1800, elle date du début du XIX siècle.

La grille d'entrée de l'époque de l'ancien manoir, possède deux corbeilles sculptées sur chacun des piliers.



Témoignage du débarquement par les sœurs Le Ricque :

« le 6 juin, vers 2 heures du matin, nous fûmes réveillées par le bombardement des côtes.

Une heure s'était à peine écoulée que nous entendîmes un bruit de bottes : un soldat gravissait au pas de course notre escalier. Sur le palier, il hurla d'une voix rauque des phrases hachées. Aussitôt, les portes des chambres s'ouvrirent et les six officiers et sous-officiers se réunirent autour de lui, puis ils s'habillèrent en hâte et quittèrent la maison en quelques instants. Nous apprîmes par la suite que de 5 heures à 8 heures du matin, ils entassèrent dans des caisses le ravitaillement qu'ils avaient entreposé au château de Cairon.

Aussitôt après les officiers donnèrent l'ordre de faire creuser par les hommes valides de Rosel des abris individuels pour leurs troupes, dans le parc du château de Lasson.

Vers le milieu de l'après-midi, les habitants quittèrent Rosel et Lasson pour Rots.

Rosel semblait oublié par les belligérants, mais, par mesure de prudence, la famille Le Ricque décida de passer la nuit dans la tranchée-abri, ouverte dans le jardin. La nuit fut étonnamment calme à Rosel. Il n'en était pas de même aux environs où éclataient des fusillades et des explosions.

Le 8 juin, notre maison fut atteinte par l'obus d'un char canadien. Pendant 3 jours la bataille fit rage autour de nous, à Buron, à Gruchy et à Authie, sans aucun engagement au bourg de Rosel.

Le 9 juin on nous fit savoir que les alliés se proposaient de bombarder le parc. Nous abandonnâmes notre tranchée pour nous réfugier dans la propriété des Blin. »

3. Les propriétés Blin

Maison située rue Boulay

Ancienne demeure de la blanchisseuse, les canadiens y avaient installé leur cantine ambulante. M. Lionel Blin âgé de 21 ans à l'époque se souvient que malheureusement en raison des morts aux combats, il restait bien souvent trop de repas et que les canadiens en faisaient profiter la population.

Le souffle de l'explosion d'un obus tombé dans l'herbage juste à côté de la maison en a déformé la corniche comme on peut le voir sur la photo ci-dessous.



Les canadiens parquèrent leurs chars dans l'herbage situé derrière la maison qui en était rempli.

M Blin se souvient aussi que dans ces champs les canadiens fusillèrent des soldats allemands.

Maison située rue de l'église

Cette maison fut construite vers la fin du XVIIIème ou le début du XIXème.



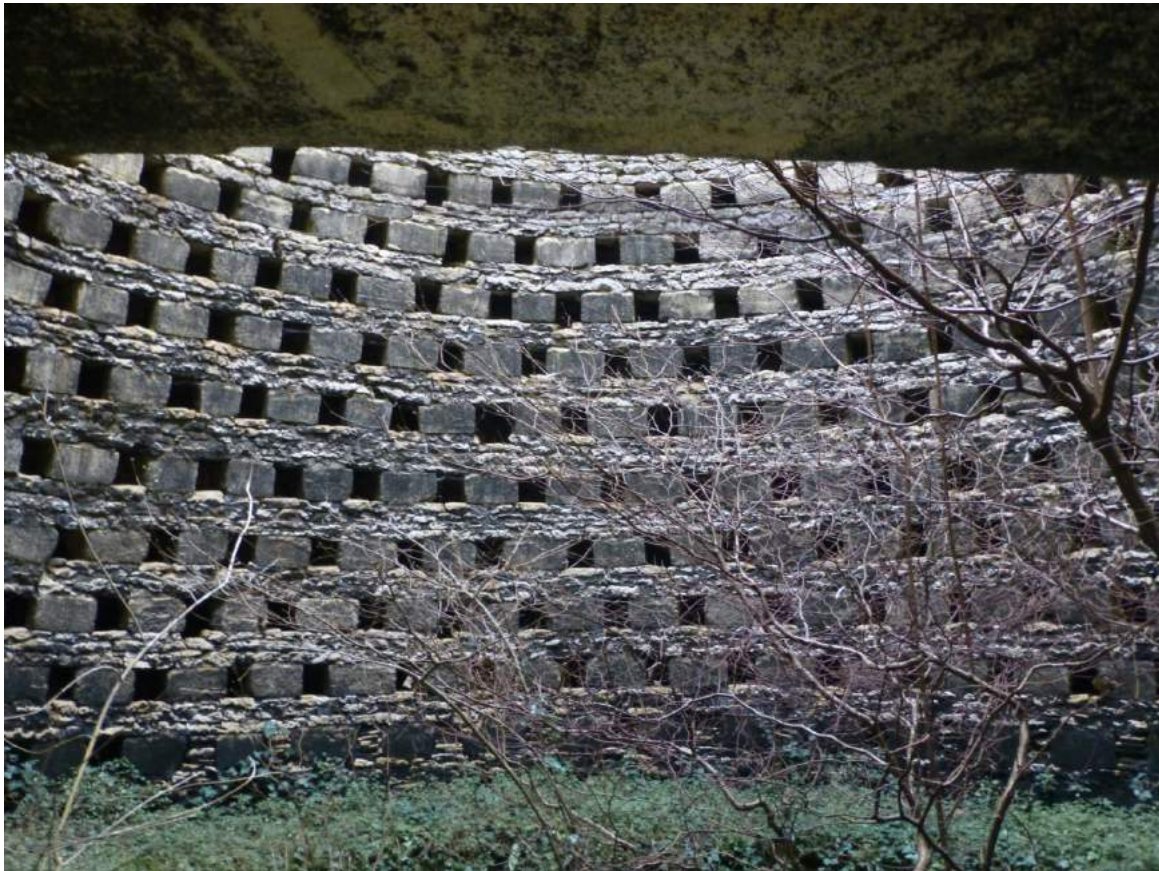
A droite de l'entrée, entre le pigeonnier et le cimetière, la maison de l'intendant Bicêtre a été bombardée et il ne reste plus que quelques pierres reconverties en murs de soutien pour des parterres.



Le vieux pigeonnier situé dans la cour date d'une époque plus ancienne. Ce pigeonnier a été construit « décoiffé » c'est-à-dire sans toiture et pour le protéger de la pluie, ses murs sont inclinés vers l'intérieur en formant un cône tronqué.



Dans l'épaisseur des murs des niches sont aménagées pour loger les pigeons et pour visiter ces niches, une échelle était installée parallèlement à la paroi et roulait tout autour.



Le nombre de niches était très réglementé et proportionnel à la superficie des terres possédées : un trou nécessitait la propriété d'un acre de terre soit à peu près un demi hectare ; comme les pigeons pondent avant que leurs petits aient quitté le nid, il faut deux trous pour chaque couple de pigeons, soit un hectare. En cas de vente ou de perte des terres, on bouchait un nombre de trous correspondant. Le pigeonnier de Rosel en comporte 800 environ ce qui signifie que son propriétaire possédait un domaine de 400 hectares, alors que la commune ne fait que 390 hectares.

Les pigeons étaient élevés pour servir de nourriture et les fientes de pigeons représentaient un engrais tellement précieux que leur présence et leur quantité figuraient dans la dot de la future mariée !

La propriété servit de Kommandantur lors de son occupation par les allemands : tous les matins les hommes valides de Rosel devaient se présenter pour l'appel qui se tenait dans l'allée des tilleuls pour la distribution du travail :

- Creusement d'abris individuels
- Plantation de pieux dits « asperges de Rommel » pour empêcher les avions d'atterrir...

Les soldats s'entraînaient dans le parc à courir, ramper, faire des pompes...

A l'époque où le béton armé n'existait pas, les caves de cette propriété furent construites en voûtes avec des pierres de taille ce qui coûtait fort cher, mais les rendaient solides. Dans les 2 vastes caves situées à gauche de l'escalier d'accès, 84 civils avaient trouvé asile.





Les demoiselles Le Ricque racontent qu'elles allaient y séjourner six interminables semaines où une grande promiscuité régna pendant les premiers jours, les gens terrorisés par les obus ne cessant de pleuvoir, n'osaient pas sortir pour satisfaire aux exigences de la nature. Du pain moisi et des biscuits dérobés aux allemands constituaient notre seule nourriture.

Plus tard, des femmes courageuses mirent à profit de courtes accalmies pour aller traire les vaches dans les champs. Un boucher qui avait dépecé des bovins tués par des explosifs, vint ensuite nous distribuer de la viande.

Le 11 juin, la propriété Blin est prise à son tour sous le feu des canons alliés : les canadiens avaient cru qu'elle recelait un état-major allemand. Providentiellement, il n'y eut aucune victime parmi nous, les soupiraux ayant soigneusement été obstrués par des matelas. Cependant quelques personnes s'affolent et se précipitent au dehors ; elles reviendront quelques instants plus tard, tremblant de peur.

Des sous-sols nous entendions le crépitement furieux des armes automatiques, les explosions des obus de mortier, des grenades, le hurlement déchirant des « orgues de Staline » et, dominant parfois le bruit de la mêlée, les cris horribles des soldats combattant au corps à corps.

Tout à coup un étrange silence règne sur le champ de bataille. Les combats ont cessé. On s'interroge... et voici que 2 militaires hagards et couverts de poussière, apparaissent à la porte de la cave. Pour quelques-uns des réfugiés, le doute n'est pas possible : ce sont nos libérateurs. Des cris fusent : « vive les tommies ». Trop anxieux par leur propre sort, ils ne réalisent pas la méprise et M Le Ricque, parlant allemand, les persuade que les civils viennent de les acclamer. Flattés dans leur orgueil, ils se ressaisissent et disent : « ne bougez pas d'ici, les canadiens vont encore tirer... » puis ils disparaissent.

Au milieu de la nuit, nous entendons des pas autour de la maison et une voix qui dit en français : « chef, venez ici ». Redoutant une nouvelle erreur, M Le Ricque impose le silence et personne ne répond à l'appel. Les pas s'éloignent mais l'angoisse demeure.

A l'aurore, c'est-à-dire le 12 juin certains se glissent à l'extérieur avec précaution et voient des canadiens qui vont et viennent dans la propriété. Alors c'est du délire, nous courons vers eux, ce sont des hommes du régiment de la chaudière. Ils nous demandent pourquoi nous n'avons pas répondu à leur question posée pendant la nuit et nous apprennent qu'ils auraient lancé des grenades s'ils n'avaient pas aperçu une voiture d'enfant.

Nous nous trouvons de nouveau dans un 'no man's land ». Les blessés sont évacués sur l'hôpital de Bayeux. Des sinistrés de Caen tentent avec l'aide des canadiens de gagner Creully.

Le 17, dans la soirée, le royal Winnipeg occupa définitivement le village. Il y eu encore quelques escarmouches : une contre-attaque de blindés ennemis fût repoussée.

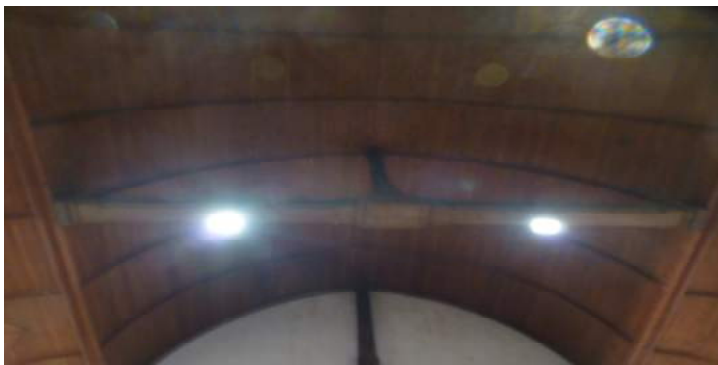
Après la libération la maison est mise à la disposition des sinistrés de Gruchy principalement. Toutes les pièces étaient occupées de la cave au grenier ; si bien que lorsque la famille Blin voulu récupérer sa maison, seule une toute petite pièce au rez de chaussée avec un bout de couloir leur fût allouée et ce jusqu'à ce que les autres occupants soient relogés dans des baraquements.

4. L'église



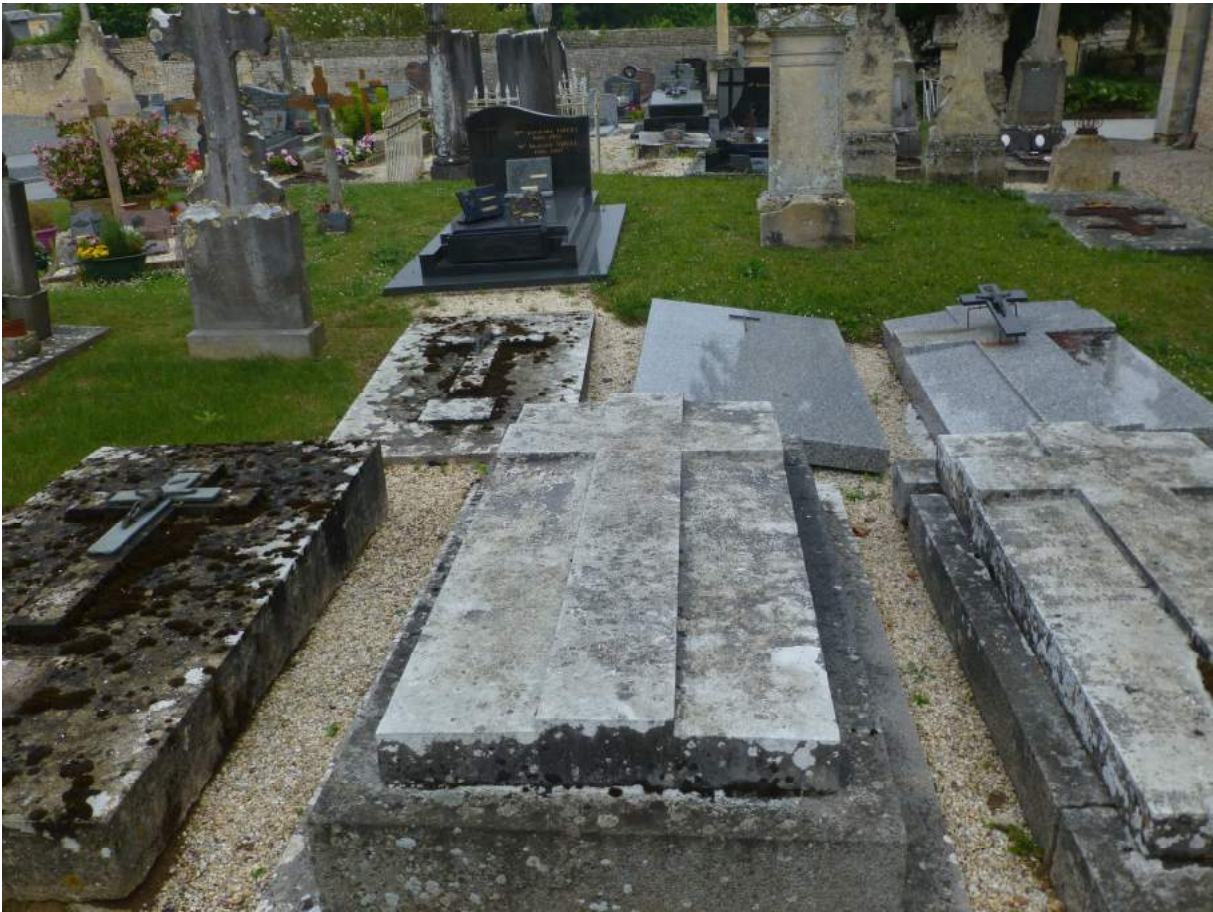
Elle se compose d'une nef, d'un chœur et d'une tour clocher appliquée au sud contre l'extrémité de la nef. Elle date de trois époques différentes :

- Le clocher, du XIIème siècle
- le chœur du XIIIème siècle
- la nef a été agrandie d'un seul côté au XIVème et Xvème.



La nef à moitié voûtée, possède un plafond de bois.

La sacristie est attribuée à l'architecte Georges Bouet enterré au cimetière.



Les statues de Sainte-Anne et de Saint-Martin sont situées de chaque côté de l'autel.



Les cloches de Rosel



En 1830, la famille anglaise de lord Russel (rue du bourg) envoya à Rosel deux savants distingués : MM Wiffen et Parez pour dessiner l'église et recueillir ce qui concernait les origines de la famille.

Vingt ans plus tard, l'abbé Caillot ayant le sens de l'opportunité songea à cette famille anglaise pour doter son église d'une cloche.

M de Caumont, au nom de la société française pour la conservation des monuments, servit d'entremise auprès du duc de Bedford, frère de Lord Russel. Celui-ci vient à Caen et à Rosel accompagné de sa famille parmi laquelle Sir Russel Harting.

La cloche fut acceptée et fondue à Londres en 1854 et coûta 1200 F à Lord Russel.

D'un poids de 700 kg, elle a rejoint les 2 autres cloches fabriquées à Villedieu-les-Poëles, l'une de 450 kg nommée Marie et installée en 1858 coûta 600 F Sir Gaspard le Marchand gouverneur de la Nouvelle Ecosse en Amérique (originaire de Rosel) et l'autre de 300 kg nommée Marie-Mélanie.

L'église pendant la guerre



On peut se demander pourquoi l'église fut relativement épargnée pendant les bombardements car le clocher sert souvent de point d'observation ou de tir pour les tireurs d'élite.

Il semble que la raison la plus plausible soit due à une heureuse maladresse.

Après de l'église se trouve un point géodésique qui fait partie du quadrillage géométrique qui permet aux géomètres de s'aligner dans le traçage des cartes d'état major.

Les allemands avaient fait refaire ce quadrillage et les alliés en avaient eu connaissance par la résistance et s'en servaient pour régler leurs tirs d'artillerie ; or il y avait une erreur de 2 degrés.

Le clocher servit de point d'observation des combats de Caen aux journalistes parmi lesquels on peut citer Ernest Hemingway et Robert Capa.

5. Chemin de l'Eglantine.

Le 7 juin Mle PORET et ses frères et sœurs virent les premiers canadiens longer le mur chemin de l'Eglantine, visage noirci, mitrailleuse au poing. Il s'agissait d'une patrouille.

Lors des affrontements, un avion américain fût touché et prit feu. Le pilote sauta en parachute et tomba dans le pré situé actuellement chemin du Romelet se blessant à la cheville. Messieurs PORET et MICHEL l'aidèrent à marcher et l'allongèrent sur la table de la cuisine de la ferme sise 3 chemin de l'Eglantine. Il fut fait prisonnier par les allemands.

6. La propriété Noisette



Pendant la durée du conflit, les grands-parents de Mr Noisette vivaient à Paris et ne sont revenus dans leur propriété qu'en mai 1945.

Elle fut occupée par les Allemands puis par les troupes Britanniques et canadiennes qui laissèrent quelques graffitis encore visibles de nos jours :



Les occupations successives causèrent quelques dégâts :

- Vaisselle
- bibliothèque
- portail « agrandi » pour laisser passer les chars...



Les canadiens aménagèrent une cantine dans la cour.



Le parc du manoir ne fut pas non plus épargné. Un des faits mémorables est le tir d'un obus allié qui tua 5 canadiens positionné très précisément où se trouve Claude Noisette sur cette photo.

Il furent enterrés dans un premier temps derrière la maison située face à la propriété Noisette.



Après la guerre, le matériel laissé par les belligérants servit de jouets :



Le nom du chemin du Ricaras provient du petit ruisseau prenant sa source dans les champs attenants à la propriété et se jette dans la mue à la sortie du parc comme le montre cette photo.



7. Le hameau de Gruchy

A Gruchy seules subsistent 3 maisons d'avant guerre ; toutes les autres ont été détruites lors des bombardements alliés qui ont duré plus d'un mois !

Le front s'est établi au nord du hameau, l'isolant du reste de la commune.

Comme à Rosel, les habitants trouvèrent refuge dans une cave en pierres, celle du manoir de Gruchy datant du 16^{ème} siècle qui fût entièrement détruit et jamais reconstruit. Ils y vécurent 27 jours endurent les peurs, les privations, la faim, les poux et la dysenterie.





M Pouchin raconte ce qu'il a vécu

Le 6 juin à 5 heures du matin la population est réveillée par un bruit sourd ressemblant à celui du tonnerre. Le bruit est encore plus puissant dehors et provient de la côte.

Les habitants s'occupent de leurs bêtes et vaquent à leurs occupations habituelles mais décident le soir de rentrer le bétail dans les étables et écuries.

Le 7 juin la population apprend que les anglais sont proches et garde les animaux à proximité. A 10 heures, deux chars allemands prennent position à l'entrée de la ferme puis partent en direction de Rots.

Peu de temps après midi, le hameau reçoit ses premiers obus.

Les canadiens sont au carrefour des « quatre routes » et certains habitants iront les saluer.

Mais les allemands vont contre-attaquer et la plaine se couvre de véhicules de toutes sortes. Ils se dirigent vers Buron et Saint-Contest pendant que les soldats anglais se dirigent vers Cairon.

Peu de temps après, un déferlement d'obus se fit entendre à Authie : la bataille dura trois heures et Gruchy ne fût pas épargné. Quelques blessés sont déjà à déplorer : M Leduc mais aussi le fils Guillot âgé de neuf ans qui devra être amputé de son pied.

Le bétail n'est pas épargné non plus et les cadavres dégagent une odeur pestilentielle.

Cette nuit là une trentaine d'habitants trouvent refuge dans la cave de M Lefèvre, actuellement le 4 rue Saint Anne. Mme Quesnel y sera blessée par un éclat d'obus. Les autres restent chez eux et se réfugient dans des tranchées au plus fort des bombardements.

Le 8 juin de nouveaux habitants rejoignent la cave où leur nombre finira par atteindre 110 personnes dormant recroquevillées par manque de place.

Il faut continuer à soigner les animaux encore épargnés.

Le 9 juin les allemands se nourrissent de ce qu'ils trouvent chez l'habitant et par quatre fois ils demanderont aux réfugiés de leur cuisiner des aliments.

Le 10 juin la vie dans la cave s'organise. Les habitants prennent dans les maisons éventrées tout ce qui peut leur être utile : médicaments, nourriture mais aussi ustensiles de cuisine. Ce samedi les obus pleuvent sur Gruchy et les réfugiés restent cloîtrés dans la cave, l'air est irrespirable.



Le 11 juin suite à une relative accalmie, quelques réfugiés décident de partir à Rosel pour trouver du ravitaillement. Ils franchissent le front qui passe par Buron, Gruchy et Saint Louet (petit hameau d'Authie) mais rebrousseront chemin, arrêtés par des soldats allemands : les canadiens se trouvent à 1500 m.

Le 12 juin les obus sifflent mais passent au-dessus du hameau. Les ustensiles de cuisine sont sans cesse percés par des obus. Sans pain depuis le 8 juin, les habitants grâce à un moulin à main et quelques kg de blé fabriquent de la farine. Les vaches venant s'abreuver à la mare sont traitées et grâce à une écrémeuse, restée intacte, du beurre et de la crème sont fabriqués. Il reste aussi les lapins, les porcs et les œufs.

Les 13 et 14 juin sont assez calmes, mais le 15 juin les canadiens intensifient leurs frappes.

Le 16 juin, les habitants ne peuvent que constater les énormes dégâts. Il faut savoir que Gruchy sera détruit à 90%.

Le 17 juin, les allemands font évacuer la population d'Authie.

Les 18 et 19 juin, les bombardements continuent.

Le 20 juin, un car de la croix rouge évacue une cinquantaine de personnes.

Les bombardements continuent et le 29 juin, une patrouille canadienne a franchi le front à la tombée de la nuit.

Le 30 juin, les réserves de nourriture s'amenuisant quelques réfugiés de Caen décident de partir. Ils rejoignent Buron avant d'être évacués sur Caen.

Le 3 juillet un allemand leur impose de partir dès le lendemain.

Le 4 juillet les bombardements sont intenses mais les réfugiés doivent quitter la cave. Au carrefour des « quatre routes » un allemand les aide à franchir la route minée et ils parviennent à Cussy.

Le 5 juillet ils arrivent à Caen, amaigris, couverts de poux et rongés par la dysenterie.

Le hameau de Gruchy fût libéré le 8 juillet 1944. Seules 3 maisons furent restaurées.

Les habitants furent logés dans des baraquements dont un reste à ce jour habité.



Ce n'est qu'en 1951 que les fermes furent reconstruites.

